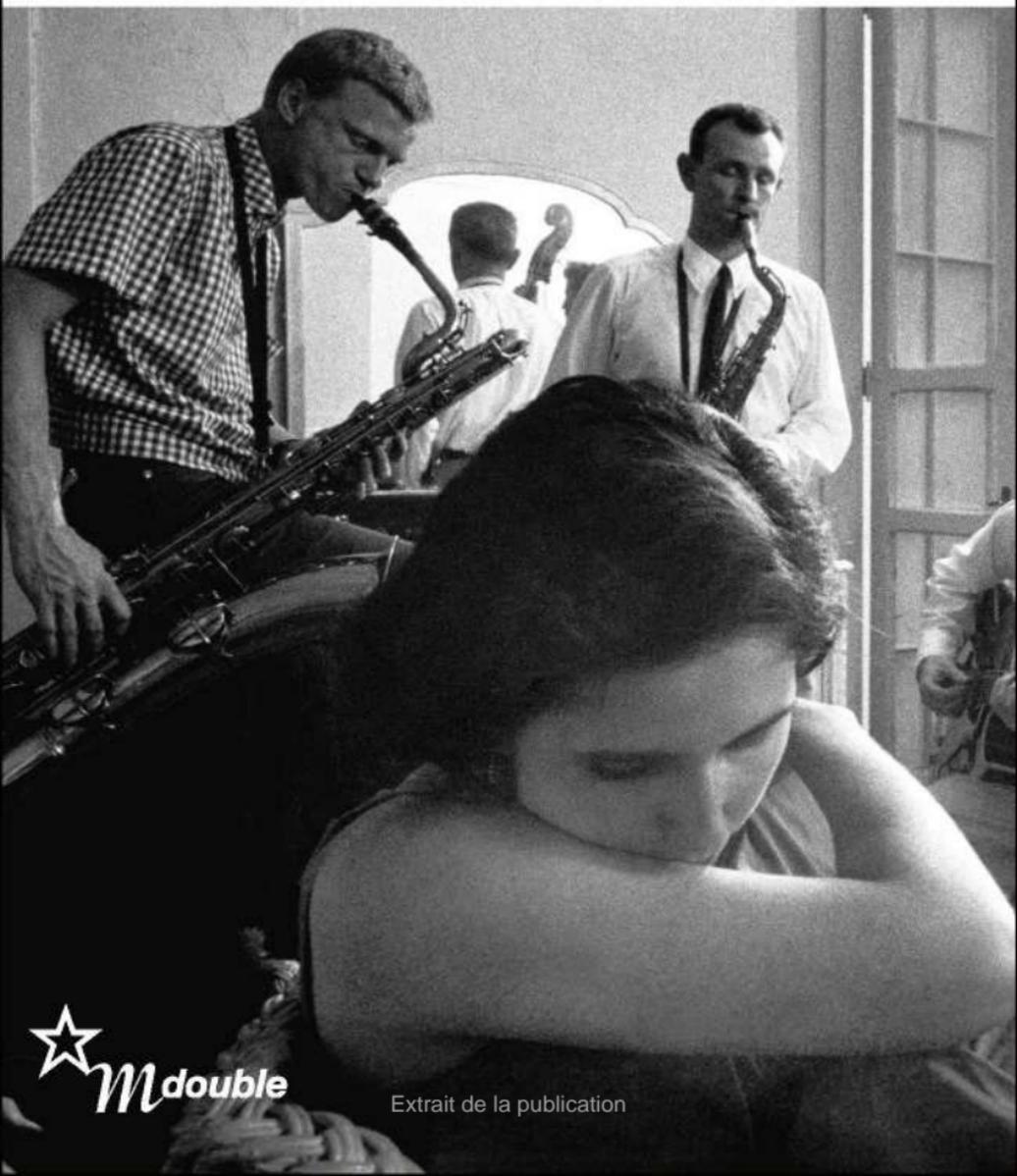


CHRISTIAN GAILLY

UN SOIR AU CLUB



**Mdouble**

Extrait de la publication

UN SOIR AU CLUB

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987
K. 622, 1989
L'AIR, 1991
DRING, 1992
LES FLEURS, 1993
BE-BOP, 1995 ("double", n° 18)
L'INCIDENT, 1996 ("double", n° 63)
LES ÉVADÉS, 1997 ("double", n° 65)
LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998
NUAGE ROUGE, 2000 ("double", n° 40)
UN SOIR AU CLUB, 2002 ("double", n° 29)
DERNIER AMOUR, 2004
LES OUBLIÉS, 2007
LILY ET BRAINE, 2010

CHRISTIAN GAILLY

UN SOIR AU CLUB



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2001/2004 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Des regrets, moi ?
Non, dit-il.

Pour Suzie seule

1.

Le piano n'était pas le violon d'Ingres de Simon Nardis. C'était bien plus qu'un violon d'Ingres. Le piano était pour lui ce que la peinture était pour Ingres. Il cessa de jouer comme Ingres aurait pu cesser de peindre. C'eût été dommage, dans le cas d'Ingres. Ce fut dommage dans le cas de Simon Nardis.

Après sa désertion, il reprit son ancien métier. Le prétexte était de se nourrir. Se loger, se blanchir. Au sens de blanchiment. Il s'agissait surtout de bien se tenir. Le jazz n'incite guère à bien se tenir. Simon Nardis était pianiste de jazz. Oublié, perdu de vue, rayé du monde, on le retrouve ici, aujourd'hui, à la veille d'un week-end prolongé.

L'usine dont il devait s'occuper était au bord de la mer. Jamais son travail ne l'avait conduit sur les lieux de nos vacances. Pour la première fois il se trouvait parachuté dans une zone à la fois industrielle et balnéaire. La présence de la mer n'est pas indifférente. Elle joua son rôle dans cette affaire.

Le travail de Simon Nardis. Je vais l'appeler Simon tout court. C'est plus simple. C'était mon ami. Le travail de Simon consistait à chauffer non pas l'ambiance d'un club, le cœur de ses auditeurs mais des hangars, des entrepôts, des ateliers ou des laboratoires. Maintenir à bonne température, donc en état de marche, de conservation, de vie, des ouvriers, des matières précieuses, voire des animaux.

Simon avait appris ce métier alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune pianiste amateur qui se produisait dans des kermesses minables. Il l'abandonna quand il passa professionnel. Le reprit quand il cessa de jouer pour raisons de santé. Appelons ça des raisons de santé. C'est évidemment plus compliqué.

Faire fonctionner une installation de chauffage industriel, et surtout la régler, ça aussi c'est

assez compliqué. La technique n'intéresse personne. Il faut quand même en parler. C'est à cause d'elle que Simon a raté son train une première fois.

Des problèmes se sont présentés. Il fallait les résoudre, sur place, très vite. On était à la veille d'un long week-end. Ça ne pouvait pas attendre quatre jours. Des matériaux sensibles aux variations de température, d'une grande fragilité risquaient de se dégrader. Le tout valait une fortune.

L'ingénieur maison ne s'en sortait pas. Il ne trouvait pas la cause de la panne. Il appela Simon à l'aide. Simon bien sûr adorait ça, se rendre utile, voler au secours de ses clients, ça rendait ce boulot supportable. Sans doute mais quand même. On était jeudi soir. Simon devait partir quelques jours avec Suzanne, sa femme, chez la mère de Suzanne, sa belle-mère, les histoires habituelles.

J'arriverai demain par le train de 10 h 40, dit-il à l'ingénieur, venez me chercher, et puis ne vous inquiétez pas, ça va s'arranger. Vous croyez ? dit l'autre, il risquait sa place. Mais oui, dit Simon, c'est sûrement rien, il suffit de

trouver, allez, à demain, tâchez de vous reposer, dit-il, sachant que l'autre, un garçon gentil, allait y passer la nuit.

Le lendemain, dans l'après-midi, vers 16 heures, soit environ une heure avant que Simon ne reprenne son train, ça ne s'était toujours pas arrangé. La cause était localisée mais l'installation refusait de fonctionner. Une histoire de thermostat qui ne répondait pas, ou mal, ou quand ça lui chantait, distribuant des instructions fausses. Il s'agissait de savoir pourquoi.

Je vais rater mon train, pensait Simon, et le pensant il regardait son interlocuteur, qui lui-même regardait Simon et pensait : Il va me laisser tomber, il a son train à prendre. A quelle heure est le prochain ? dit Simon. Je ne sais pas, dit l'ingénieur, ce soir, je crois, assez tard. Bon, dit Simon, je prendrais le train du soir, il faut qu'on en sorte.

L'ingénieur exulta : Formidable, dit-il, et pour remercier Simon il lui tapa sur l'épaule. La joie rapproche les gens. Il s'excusa. Quel soulagement. Ne savait plus comment l'exprimer, sa gratitude. Simon le dispensa de cher-

cher plus longtemps. Il faut que je prévienne ma femme, dit-il, je peux téléphoner ?

Les deux hommes faisaient la navette entre les salles menacées de refroidissement et le bureau de l'ingénieur. La table de travail était couverte de plans. L'ingénieur souleva le bord en pente d'un immense schéma électrique bleu. Le téléphone est là, dit-il, et par discrétion se retira.

Il en profita pour aller se recoiffer. Se retenait depuis deux heures. Ne voulait pas s'absenter. Paraître ne serait-ce qu'un instant se désintéresser de la question. C'est idiot. On peut fort bien continuer à réfléchir devant un urinoir ou devant un miroir, ça favorise même la réflexion, dit-on, enfin passons.

Suzanne à cette heure-là était encore à son travail. Suzanne dirigeait. Je l'appelle Suzanne tout court. C'est plus simple. C'était mon amie. La femme de mon ami Simon était devenue elle aussi une amie. Ce n'est pas toujours le cas mais ce fut le cas. Il arrive que la femme de votre ami voie en vous un ennemi. Ce ne fut pas le cas. L'ennemi c'était le jazz. Il avait failli tuer son mari.

Suzanne dirigeait le service administratif et comptable dans la succursale d'un constructeur automobile. Le téléphone sonnait dans son bureau. Elle ne s'y trouvait pas. Elle était chez le patron. Elle avait besoin d'une signature. Elle était sortie en laissant la porte ouverte. De sa place à lui un collègue à elle entendait la sonnerie. Il est allé répondre.

Madame Nardis est sortie, dit-il. A la question pour longtemps il répondit je ne sais pas, puis soudain se souvint qu'en passant Suzanne lui avait dit je suis chez le patron, mais, lui-même abruti par son propre travail, il n'avait même pas levé la tête, la secouant l'air de dire d'accord, d'accord.

Elle est chez le patron, dit-il. Dites-lui qu'elle me rappelle, dit Simon, je vais vous donner le numéro, attendez une seconde. Il se tourna pour interroger. L'ingénieur n'était pas revenu des toilettes. Simon l'appela. Plus fort qu'il ne l'aurait souhaité. Sans doute sur les nerfs. L'ingénieur reparut en courant, l'air content, il croyait que Simon avait trouvé la solution. Simon dit : C'est quoi le numéro d'ici ?

Suzanne sortait du bureau de son patron.

Elle fit demi-tour. Elle serrait le parapheur contre elle. A propos, monsieur, dit-elle, ne comptez pas sur moi ce soir, je ne pourrai pas rester, je vais chercher mon mari à la gare.

Elle revenait dans son bureau. Le collègue l'interpella. Il se levait, venait à elle. Il avait un papier à la main. Il faudrait que vous rappeliez votre mari à ce numéro-là, dit-il. Allons bon, pensa Suzanne. Elle s'enferma et appela Simon.

Ne me dis pas que tu es obligé de rester, dit-elle, s'il te plaît, ne me dis pas ça. Hélas si, dit Simon, je te le dis, mais on n'en a plus pour longtemps, je prendrai le train du soir, ne viens pas me chercher, j'arriverai sans doute très tard.

A quelle heure ? dit Suzanne. Je ne sais pas, dit Simon, personne ici n'est foutu de me le dire. Simon le regardait. L'ingénieur prit ça pour lui. Simon boucha l'appareil. L'ingénieur comprit. Il répondit d'un geste.

On va me renseigner, dit Simon, si tu as une seconde, ne quitte pas, ou alors je te rappelle, c'est comme tu veux, enfin bref, à part ça, toi, ça va ? Du travail par-dessus la tête, dit Suzanne. Je te plains, dit Simon. Tu peux, dit

Suzanne. Une seconde, dit Simon, mon renseignement arrive.

22 h 58, annonça l'ingénieur.

Je prendrai un taxi, dit Simon, ne m'attends pas, couche-toi. D'accord, dit Suzanne, et puis tâche de ne pas le rater, celui-là, n'oublie pas qu'on s'en va.

La contrariété lui tourna autour puis Suzanne la chassa et elle se replongea dans son travail. Finalement je pourrai rester un peu ce soir, dit-elle à son patron. Il venait la consulter sur un dossier après être entré sans frapper. Elle en savait plus long que lui sur bien des choses. A vrai dire sans elle il était perdu.

Simon aussi l'était, perdu sans elle. Du moins l'aurait-il été, dans le passé. Perdu au sens de mort. Sans elle il serait mort.

En pleine nuit, il y a longtemps, au cours d'un engagement à l'étranger, Simon l'avait appelée d'une chambre d'hôtel. La voix de Simon sentait la mort. Suzanne a entendu le danger. Elle est allée le chercher. Elle l'a ramené, enfermé, soigné.

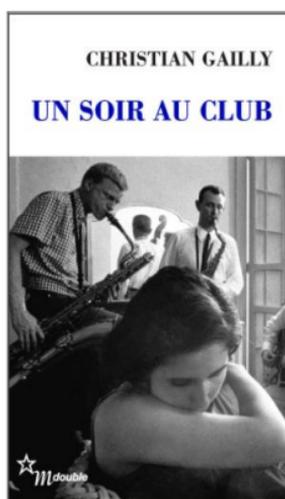
Heure du train connue. Question du retour réglée. Les deux hommes se sont remis au tra-

vail. La technique n'intéresse personne. Disons simplement qu'ils ne tardèrent plus à savoir pourquoi cette installation fonctionnait mal. Puis trouvèrent le moyen de la faire fonctionner bien. Le tout dura deux heures.

Vous devez mourir de faim, dit l'ingénieur. Lui-même mourait de faim. Simon le regardait sans réagir, très fatigué, pas loin de la retraite. Ils quittèrent l'usine dans les derniers.

Suzanne, c'est bonne dernière qu'elle sortit de sa succursale. Elle s'était laissée enfermer. Ça lui arrivait souvent. Quand je travaille, j'oublie l'heure, disait-elle. Et puis Simon ne rentrant pas. Elle n'avait plus de raison de s'en inquiéter.

L'agent de sécurité dut rouvrir la porte du hall pour la libérer. Bonsoir, madame Nardis, dit-il, touchant du doigt la visière de sa casquette, il avait dû voir ça à la télé, ce genre de geste, de flic américain et bon week-end.



Cette édition électronique du livre
Un soir au club de Christian Gailly
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318848).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo © Dennis Stock / Magnum Photos.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707327598

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Extrait de la publication